

sans une préparation sérieuse, quelle témérité et quel danger ! Prêcher avec ostentation par envie de se produire, par gloire et avec enflure, quel défilé à notre Divin Maître et quel scandale pour les âmes ! Les simples, les humbles, les vrais fidèles ont un instinct particulier pour discerner le prédicateur qui se préche lui-même, et les hommes du monde habitués au langage concis et péremptoire de la vie sérieuse ont vite découvert dans un prédicateur le langage faux et de pure convention. Ils écouteront au contraire avec intérêt un honnête et simple prédicateur et lui pardonneront facilement la rudesse et le peu de culture de son langage. Que le prédicateur parle le moins possible son langage à lui et qu'il parle le plus possible le langage de Dieu : c'est le moyen le plus sûr pour lui de commander aux hommes l'attention et le respect. Ils sentent que le prêtre a le droit de parler et que lorsqu'il parle il le fait au nom et avec les paroles de Dieu. Ils sentent aussi si le prédicateur s'est oublié lui-même et s'il ne songe en chaire qu'au divin message qui lui est confié et qu'aux âmes qu'il a devant lui. Le prédicateur digne de ce nom leur enseigne en chaire ce que Dieu lui a d'abord appris à lui-même. Il a prié pour cela, il a médité sur cela : la vérité a passé par son intelligence et sa conscience pour pénétrer dans son cœur et il parle de l'abondance du cœur. Le Sage dit : " La bouche du Sage est dans son cœur, mais le cœur de l'insensé est dans sa bouche, " et c'est un cœur tout frivole. Si au témoignage de Jésus-Christ, " les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole inutile qui sortira de leurs lèvres ", quel sera le compte qu'il nous faudra rendre des paroles que nous aurons prononcées comme parlant au nom de Dieu, durant de longues années et durant toute une vie ? " Ma parole n'est-elle pas comme un feu et comme un marteau qui réduit les rochers en poudre ? " Si ces mots que Dieu met dans la bouche du Prophète s'appliquent à nous comme au prophète lui-même, quelle sera la sentence prononcée au jugement contre ce flux ininterrompu d'une éloquence frivole et superficielle, vide de pensées et gonflée de rhétorique ; éloquence inutile, parce qu'elle est inefficace, parce que c'est la nôtre et non celle de la vérité ? Quelle âme avons-nous enflammée ? Quel cœur enrouillé avons-nous brisé ? Et si notre parole a été stérile, n'est-ce pas parce que nous avons négligé d'aller d'abord puiser en Dieu même les enseignements que nous devions prêcher aux autres ? Si nous puisions à cette source divine, Dieu nous ouvrirait lui-même la bouche et mettrait sur nos lèvres une sagesse à laquelle nos adversaires ne seraient pas capables de résister et qu'ils ne pourraient contredire. La meilleure préparation avant le sermon c'est la prière. Nous devons méditer avant de prêcher et placer nos méditations dans nos sermons et non nos sermons dans nos méditations ; car nous méditons pour notre propre sanctification et nous ne sommes jamais plus sûrs de toucher le cœur des hommes qu'en leur enseignant des vérités que nous avons d'abord mises en pratique dans notre propre vie. C'est pour cette raison que le ministère de la parole de Dieu nous force à nous tenir constamment comme des disciples au pied de notre Divin Maître. Quand nous prêchons Sa vérité, Sa vérité réagit avec une puissance étonnante sur nous-mêmes ; elle grave son image dans notre intelligence, dans notre conscience et dans notre cœur ; elle fortifie puissamment notre volonté ; elle s'empare de tout notre esprit, conserve vivaces dans le sillon de notre mémoire les méditations des longues années de notre passé sacerdotal et y ajoute un continu et un nouvel accroissement de lumière ; elle fait descendre dans l'âme du prédicateur une bénédiction spéciale de Dieu. *Qui inebriat inebriabitur et ipse.* C'est qui rafraîchit abondamment les âmes avec les eaux du salut en sera rafraîchi lui-même avec abondance ; celui qui abreuve les âmes aux sources de la vérité en sera abreuvé lui-même à l'heure ; et au moment même où il annoncera la vérité de Dieu. Un humble prêtre qui prêche comme il prie, se place par le fait même au bord de la fontaine d'où jaillissent les eaux du salut, ses lèvres sont à la source et sous son œil aura lieu de s'étonner de voir surgir dans son esprit des pensées qui ne sont pas les siennes et de trouver sur ses lèvres des paroles qui ne viennent pas de lui. C'est la promesse du Sauveur : " Celui-là recevra de moi et il vous le communiquera à vous. " *Il plus dixit qui plus facit* — quelques paroles prononcées par un saint prêtre font plus d'effet que toutes les voix de l'éloquence humaine.

La prédication est donc un soutien constant et surnaturel qui aide le prêtre à attendre la perfection sacerdotale et pastorale.

V. Enfin, et c'est le dernier soutien que nous avons à indiquer : le confessionnal. Saint Grégoire dit que les prêtres sont comme des bassins d'airain qui se trouvaient à l'entrée du temple et où le peuple puisait de l'eau pour se purifier avant de pénétrer dans le saint lieu. Ils reçoivent les péchés de tout le peuple, mais il faut qu'ils se gardent toujours purs eux-mêmes. Jésus étendant ses mains toucha le lepreux en disant : " Sois guéri. " Le prêtre touche le pêcheur et le pêcheur est purifié. Mais le prêtre doit veiller et prier, *ne lepra possit transire in medicum.*

Nous étudions dans les livres la théologie morale, mais il n'y a pas de livre aussi savant que le confessionnal. Le prêtre n'oublie jamais le moment où il s'assit pour la première fois au tribunal de la pénitence. Il entend là de chaque côté des voix qui alternent et qui paraissent sortir du paradis et de l'enfer. C'est d'abord la confession d'un pêcheur dont la conscience est noire comme la nuit ; puis la confession d'un enfant qui a conservé l'innocence baptismale ; puis celle d'un pénitent vraiment contrit suivi de la confession d'une âme qui ignore son état et ses iniquités ; c'est enfin la confession d'un pauvre au cœur simple et droit et puis celle de mondains, d'intrigants et de menteurs avérés. Tous les traits des docteurs de Salamanque ne peuvent apprendre à un prêtre ce que son confessionnal lui apprend tous

les jours. S'il est assez humble pour vouloir s'instruire, le confessionnal lui donnera cinq grands enseignements.

Il y apprendra d'abord à se connaître lui-même en se rappelant les aveux qu'on lui a faits et en regardant lui-même sa propre face dans le miroir que la vie des pêcheurs place devant ses yeux.

Il y apprendra secondement à pleurer ses propres péchés au spectacle de pénitents contrits qui sont inconsolables dans la douleur que leur causent leurs péchés.

Il y apprendra, troisièmement, des leçons de délicatesse de conscience et de ces âmes innocentes dont l'œil est simple et dont tout le corps, comme dit l'Évangile, est rempli de lumières et qui s'accusent elles-mêmes d'omissions et de desobéissances légères à la loi de Dieu, fautes que nous prêtres nous commettons peut-être chaque jour sans nous en apercevoir.

Il y apprendra quatrième ment à porter plus haut ses aspirations à la vue de ces âmes ferventes dont l'unique désir et l'unique effort au milieu de leurs charges et de leurs préoccupations domestiques, est de s'élever de plus en plus haut dans l'union avec Dieu.

Il y apprendra cinquièmement à se reprocher sa vie inutile, à la vue de ces âmes généreuses et fidèles qui, bien qu'entravées par mille obstacles, nous surpassent en humilité, en abnégation, en charité et en union avec Dieu, nous prêtres qui avons tant de moyens et tant de grâces pour nous élever à la perfection.

Mais si nous voulons sérieusement puiser ces leçons dans le confessionnal, nous devons agir à l'égard du sacrement de pénitence comme nous agirions à l'égard du sacrement de baptême pour faire lecture dans toutes nos œuvres son divin caractère et sa vertu. Le premier des devoirs qu'un prêtre tiède néglige, c'est son devoir de confesseur. Parfois il se venge des reproches que ses pénitents lui adressent inconsciemment. Parfois il s'enfuit de rester assis de longues heures au confessionnal et de traiter avec des pénitents grossiers et répugnants. Parfois il entend les confessions et il absout sans ajouter un mot d'exhortation, soit parce qu'il ne trouve rien à dire, soit par manque d'esprit intérieur, soit parce qu'il n'a pas fait attention à la confession elle-même.

Si tout-fois le prêtre s'acquitte au confessionnal comme il le doit de sa charge de père, de juge et de médecin des âmes, le confessionnal devient pour lui un des moyens les plus sûrs et les plus puissants de sanctification.

Que peut-il donc manquer au prêtre pour se maintenir dans la perfection intérieure où il se trouvait lorsqu'il se présenta à l'ordination ? La célébration de la Sainte Messe, la recitation de l'Office Divin, la pratique de l'oraison mentale — c'est-à-dire la vie même de contemplation, — la prédication de la parole de Dieu, l'absolution des péchés et la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, — ces cinq grâces de choix accordées au sacerdoce ont un effet direct, irrésistible et surabondant sur la vie et sur l'âme d'un prêtre. Il ne peut jamais alléguer, pour s'excuser d'un péché d'omission ou pour s'excuser d'avoir cédé à une tentation ou trahi un devoir, qu'il ne connaissait pas ses obligations sacerdotales ou que la force lui a manqué pour les remplir. Une telle défense serait une accusation directe contre notre Divin Maître, comme s'il commandait des choses impossibles, ou comme s'il exigeait, en maître rigide, un service semblable sans nous ménager suffisamment et amplement les moyens de l'accomplir. C'est une tentation et une faute assez communes de nous en prendre à notre état et à notre position et de nous imaginer que nous serions meilleurs dans tout autre situation et dans tout autre carrière. Si avec les appuis dont Dieu a entouré notre faiblesse nous nous refusons à l'effort sérieux et équitable qu'il attend de nous, nous reculerons partout dans toute condition et dans toute situation possible. Si les dangers qui entourent le prêtre sont grands, les appuis qui lui sont offerts sont plus grands que ses dangers.

HISTOIRE

De la Littérature Sacrée

PAR

Un Professeur de Littérature

1 fort volume in-12 Prix franco 88 cts.

LES TROIS ROME

JOURNAL

D'UN VOYAGE EN ITALIE

Accompagné de 10 d'un plan de Rome ancienne et moderne, 2^e d'un plan de Rome souterraine ou des Catacombes

Par Mgr GAUME

4 beaux volumes in-12 Prix Franco \$4.00

LES ARTICLES ORGANIQUES

AC

point de vue du droit des gens du droit canonique du droit civil

Par G. DESJARDINS

1 volume in-8 Prix Franco 30 cts.

UNE GERBE FLEURS CUEILLIES

DANS LES
ŒUVRES DE M. LOUIS VEUILLOT
1 volume in-8
TERRIBLES PUNITIONS.
Prix Franco 30 cts.

Il faut, dit Eghem, que je vous raconte deux historiettes dont je ne garantis point l'authenticité, n'ayant pas été moi-même témoin ; mais je les tiens de bonne source, et j'y crois. Vous n'êtes pas gens à vous scandaliser de ma crédulité.

Il y avait dans les Pyrénées un savant et distingué médecin qu'on appelait Fabas. Je ne sais s'il existe encore ; c'est de lui que je tiens ce que je vais vous dire, et je ne suis pas le seul qui l'ait entendu.

Le docteur Fabas vit arriver aux Eaux-Bonnes, je crois un homme qui portait à la jambe une plaie faite par un coup de feu. La blessure, déjà ancienne, offrait un caractère particulier et se formait des vers. Le docteur essaya de faire disparaître au moins ces vers. Aucun moyen ne réussit. Le malade lui dit un jour :

— Docteur, n'est-ce pas là ? ne cherchez plus, je mourrai avec cette horrible incommodité.

En effet, répondit le médecin, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai rien vu de tel quoique je sois vieux et que beaucoup de cas surprenants m'aient passé par les mains.

Et pour la vingtième fois il demanda au malade :

— Où donc avez-vous reçu cette blessure ?

— En Espagne, comme je vous l'ai dit souvent, reprit celui-ci, mais je ne vous ai point appris pourquoi je ne guérirai pas. Je veux que vous le sachiez enfin.

J'avais vingt ans, poursuivait d'une voix hésitante, et nous étions en 93. Lorsque j'eus force de rejoindre un corps d'armée que la Convention envoyait en Espagne. Nous partîmes trois de notre bourgade, Thomas, François, et moi. Nous avions les idées de ce temps-là ; nous étions incrédules, ou plutôt impies comme trois mauvais petits diables qui se piquent de suivre la morale.

La route s'était faite gaîment. Nous allions arriver, lorsque, traversant un village des montagnes, nous vîmes une statue de la Vierge, si vénérée, que, malgré la révolution et les révolutionnaires, elle était restée sans mutilation sur son pedestal au portail de l'église. L'un de nous eut la malheureuse pensée d'insulter à cette image pour braver la superstition des paysans. Nous avions nos fusils. Thomas proposa de tirer sur la statue ; François accepta la proposition par un éclat de rire. Tiens, tiens, et craignant de me montrer moins hardi que mes compagnons, j'essayai de les détourner d'un dessein qui m'échappait au fond du cœur. Je me souvenais de ma mère. On se moqua de moi. Thomas chargea son fusil, et tira. La balle atteignit la statue au front, François mit en joue à son tour, et toucha dans la poitrine.

— Ah, me dirent-ils, à toi !

Je n'osai pas résister. J'ajustai en tremblant, je fermai involontairement les yeux et j'atteignis la statue.

— A la jambe ? dit le médecin.

— Oui, à la jambe, au-dessous du genou. Là où je suis blessé. Ne voyez-vous bien que je ne guérirai pas !

Après ce bel exploit, nous nous disposâmes à reprendre notre marche. Une vieille femme qui nous avait vu nous dit : — Vous allez à la guerre, ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur !

— Mais la mort ! J'ai fait fi de notre action, François, mais ému que moi, n'étant pas disposé à me repentir. Nous empiâtrâmes notre compagne de donner suite à son ressentiment, et nous achevâmes péniblement la journée, non sans nous être querellés plus d'une fois. Le soir même nous avions rejoint notre régiment. Je vous avoue que j'étais au feu sans allégresse et que je pensais à la statue de la Vierge plus que je n'aurais dû. Cependant tout se passa bien. Nous eûmes un avantage marqué. Thomas se distingua. L'action étant finie, l'ennemi en déroute, et le colonel venant d'arrêter la poursuite, lorsqu'un coup de fusil parti d'un rocher, et qui semblaît descendre du ciel se fit entendre ; Thomas tourna sur lui-même et tomba roide, la face couverte de sang. François et moi nous nous précipitâmes pour le relever ; il était sans vie. La balle l'avait atteint au milieu du front, entre les deux yeux, à la place où sa balle à lui, quelques jours auparavant, avait atteint la statue. Nous nous regardâmes, François et moi, sans rien dire, puis pâtes que la mort.

Au bivouac, François était près de moi. Il ne dormit point. J'attendais qu'il me parût, pour lui conseiller de faire un prière ; mais il garda le silence, et je n'osai pas mettre la conversation sur la pensée qui nous tenait éveillés.

Le lendemain, l'ennemi revint en force. Dès que nous l'aperçûmes, François, me serrant la main, me dit :

— C'est aujourd'hui mon tour ; tu es heureux d'avoir mal visé !

L'infanterie ne se trompait pas. Cette fois, nous fûmes repoussés. Nous avions battu en retraite assez longtemps ; François était comme moi sans blessure. Vaine espérance ! Un coup de feu part d'un fossé où gisait un Espagnol blessé mortellement ; et François tombe, la poitrine traversée de part en part. Ah ! docteur, quelle mort ! Il se roula par terre, demandant un prêtre. Ceux qui étaient près de lui haussèrent les épaules, et il expira. On le laissa sur le chemin.

Dès ce moment je fus convaincu que je ne tarderais pas à être frappé, et je résolus de confesser mon sacrilège au premier prêtre que je rencontrerais. Par malheur, je n'en trouvai point. Cependant plusieurs affaires s'étant passées sans mé-

saventure, peu à peu mes terreurs cessèrent, et avec elles s'évanouirent mes bonnes résolutions quand nous fûmes rappelés en France, j'avais un grand je ne pensais plus ni au crime, ni au repentir, ni au châtiement. Tout me fut rapplé sur la frontière, à un jour de marche au village de la statue. Par un accident inexplicable, un coup de feu partit de nos rangs, m'atteignant là où vous voyez. Ainsi s'accomplit la prophétie de la vieille femme, qui nous avait dit après le sacrilège que j'entendis encore :

— Vous allez à la guerre, ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur ! Mes deux camarades étaient morts, je restais blessé.

Cependant la blessure, au premier aspect, n'offrait rien de grave. Le chirurgien m'annonça que j'en serais quitte pour quelques jours d'hôpital. Je n'étais moi-même. Sa surprise fut grande, elle égala mon effroi, lors qu'il vit s'engendrer dans la plaie ces imperissibles vers qui ont déconcerté votre science.

— Vous voyez, docteur, je traite cette blessure, essayant de tous les remèdes, et les trouvant tous impuissants. Mais quoique je demande à Dieu de me guérir, quoique j'espère de sa miséricorde, je ne dois pas me plaindre, je ne me plains pas. Cette blessure a été un remède pour beaucoup d'âmes, pour la mienne surtout. Je n'ignore pas que, si j'arrive au terme de la vie, comme il faut arriver, c'est-à-dire chèrement et pénitent, je devrai à ma terrible blessure. Alors je m'applaudirai d'avoir bûché car je doute de la guérison, mais je ne doute point de l'immortalité, et j'espère m'arrêter dans la gloire de Dieu par l'intercession de Celle que j'ai outragée. Voilà, poursuivit Eghem, après nous avoir fait ce récit, l'histoire que je tiens du docteur Fabas. De la racontais un jour devant un illustre archevêque, enfant du Béarn. Il me dit que le docteur Fabas était un bon et de bien, incapable de donner le gergement son témoignage, et qu'il s'en allait pour sa part bon nombre d'âmes non moins méritantes, arrivés dans le même temps et dans le même pays, et auxquels il attribuait la conservation de la foi par ce peuple excellent. Il nous raconta alors lui-même le trait suivant. Étant jeune, il en avait vu et connu les tenants.

Les révolutionnaires. Un village où l'on venait aussi à l'époque et belle statue de la sainte Vierge trouvée bon d'être cette image du pedestal qu'elle occupait, ce qu'il s'agit avec mille insultes. L'un d'eux ensuite voulant montrer son zèle, proposa de la précipiter dans un puits. La proposition fut acceptée au milieu de la stupeur des honnêtes gens, et l'inventeur mit la main à l'œuvre avec plus d'ardeur que tous les autres. On prit la corde à la statue, mais les vers s'élevèrent et de blasphème ne furent plus de longue durée. Le principal auteur du sacrilège perdit la vue et fut ramené dans sa demeure. Ce prompt châtiement ne le convertit point. Il resta impie et aveugle. Les autres, pour les autres, qui virent cela :

— Les années passèrent, la paix revint, la corde fut retirée. Cependant la statue était restée dans le puits, et tous les honnêtes gens y penchaient avec douleur. Un jour le curé vint dire : — Mes amis, il faudra bien que nous laissons repartir à la sainte Vierge, et que nous ne laissons pas cette image du puits où nous l'avons laissée jeter !

Chacun trouva que le curé avait raison. On prit les dispositions, on décida le jour, ce fut une fête.

Tous les habitants étaient rassemblés autour du puits, sauf le curé, qui devait prescrire au travail. Il arriva, mais non pas seul. Il conduisait par la main un aveugle bien connu et que l'on ne s'attendait guère à voir là. Au moment de la ramener, le curé fit signe qu'il voulait parler. Il ne put pas de peine à obtenir le silence :

— Chrétiens, dit-il, ce pauvre aveugle est venu chez moi ce matin, puis se par ses remords, pour obtenir de moi et de vous tous une grâce que je lui ai promise en votre nom. Il désire humblement que vous lui permettiez de toucher avec vous sur les cordes qui font tant à l'honneur de la statue de la sainte Vierge de ces puits où il a contribué à la précipiter il y a dix ans. Il deteste ce sacrilège dont il a été justement châtié, et demande pardon à Dieu, à la sainte Vierge et à vous tous, chrétiens. Je puis vous dire que Dieu et la sainte Vierge ont pardonné, c'est à notre tour, mes frères.

— Oui, dit l'aveugle étendant les mains et pleurant, je demande pardon. Je n'ai plus de repos. Ma conscience me tourmente ; je demande le pardon.

— Oui ! oui ! c'est oublié ! Qu'il tienne ! qu'il vienne ! s'écria ce bon peuple avec des transports de joie. L'aveugle s'avança jusqu'au bord du puits, et on lui mit dans la main la corde qu'il devait tirer.

Déjà des hommes étaient descendus jusqu'à la statue, qui par un miracle n'était pas brisée. On l'avait attachée solidement. Le travail commença au chant des litanies. Tout se passa très-bien. La statue remonta sans accident. Lorsqu'on la vit paraître, ce fut une explosion d'allégresse. Mais un cri domna tous ces cris et les litanies. C'était celui de l'aveugle, à genoux, les bras étendus, qui répétait : — Je vois ! Je vois ! Je vois !

On courut à lui ; il voyait, en effet, et ce n'était pas une illusion. Il voyait, et il continuait à voir. Il suivit sans guide la procession triomphale qui, du puits où la statue avait été traînée la corde au cou, la ramenait à son ancien lieu. Il travailla pour la rétablir, et il vint plusieurs années encore, témoin et prédicateur des miséricordes de Marie.